

ANNIE LEMOINE

Que le jour recommence

roman



Flammarion

Extrait de la publication

Que le jour recommence

DU MÊME AUTEUR

En clair, comme à la télé, Ramsay, 2003.

Vue sur mer, Flammarion, 2005, J'ai Lu, 2007.

La Vie d'avant, Flammarion, 2006, J'ai Lu, 2007.

Les Heures chaudes, Flammarion, 2007, J'ai Lu, 2009.

Annie Lemoine

Que le jour recommence

roman

Flammarion

© Flammarion, 2009.
ISBN : 978-2- 0812-2158-1

Les gens ne parlaient que de ça. Du dérèglement climatique. Du fait que l'homme avait cassé la machine et qu'il semblait bien incapable de la réparer. Les avis n'étaient même pas partagés. Aucun débat. Peut-être parce que cela aurait demandé de l'énergie et qu'il n'y en avait plus. Depuis deux ou trois jours, le mercure montait trop haut, il tuait jusqu'aux optimistes. On ne trouvait plus personne pour dire que cela allait s'arranger. Que cela redeviendrait comme avant. Avec de la neige certains hivers et une chaleur acceptable l'été. Personne pour le dire, personne pour le croire.

Stella avait renoncé au maquillage. Rien ne tenait sur la peau. Éliminé aussi le foulard chic. Il était posé devant elle, roulé en boule sur la table. Elle avait fini par capituler. Après avoir tenté de dompter une nature de cheveux rebelle accablée par trop de colorations successives, elle s'était décidée à abandonner tout type d'artifice. Elle n'avait plus la force peut-être même plus l'ambition de séduire.

Elle se posait pourtant encore la question : quel était celui, y en aurait-il un, qui arrêterait son regard sur elle assez longtemps pour qu'elle capte son intérêt et tente de composer un début de sourire ?

Elle pouvait toujours compter sur ses yeux pour accrocher. Ils conservaient l'éclat et l'intensité d'un bleu franc, rare, dont on lui avait souvent parlé. Certains avaient même du mal à soutenir son regard trop longtemps. C'était un bleu qui faisait vaciller. Stella avait des yeux dont on se souvenait.

Elle n'aurait jamais imaginé qu'elle échouerait là, dans ce troquet ringard, totalement démodé avec son coin restaurant en mezzanine, ses chaises capitonnées, une moquette marron à motifs orangés au sol – très Orly-Sud années soixante-dix – et une musique diffusée par des haut-parleurs bas de gamme, fatigués depuis longtemps. La F.M. locale, pubs comprises.

Ce n'était pas encore la pleine saison mais il y avait déjà beaucoup de monde. Ce matin-là, des habitués, de jeunes supporters dopés par la victoire de leur équipe la veille au soir. Une clientèle de passage aussi, des touristes étrangers qui se réjouissaient visiblement d'une ambiance si « typique ».

Le bruit des conversations des tables voisines, qui se mêlait à celui de la vaisselle, des rires et des chants au comptoir, lui tenait compagnie. Elle tendait l'oreille du mieux qu'elle pouvait pour essayer de deviner de quelle actrice parlait le couple assis à côté d'elle. L'homme avait l'air consterné :

— Tu te rends compte, le maître d'hôtel a dû la relever !

— Oui... C'était pourtant une belle femme...

Elle les passait toutes en revue se demandant laquelle avait été l'héroïne involontaire de cette scène qui avait tant choqué celui qui la rapportait. Elle se disait qu'elles étaient nombreuses à pouvoir prétendre au rôle. Toutes des folles. L'âge venant, les fêlures devenaient de véritables failles. Le métier n'arrangeait rien, il se chargeait d'achever le tableau, de souligner les traits de manière excessive, souvent pathétique. Elle savait, elle connaissait. Elle avait vu certains de ces monstres de près pour les avoir habillés sur divers longs métrages aux succès variés.

À un moment donné, elle n'avait d'ailleurs plus été capable de supporter la méchanceté qui, par crise, s'emparait de l'une de ces soi-disant « stars » avec qui elle avait l'habitude de travailler. Elle maltraitait régulièrement son entourage, choisissant de

préférence des cibles faciles, vulnérables de par leur place dans la hiérarchie ou du fait de leur manque d'expérience dans la jungle de la vie professionnelle, maquilleuses, coiffeuses, assistantes, qu'elle assassinait les unes après les autres avec sa rage de vieillir.

Un dernier épisode pénible était venu couronner un parcours somme toute usant. Comme beaucoup de femmes, elle devait jongler entre une vie de famille et les exigences d'un métier sans horaires. Un jour qu'elle était arrivée très en retard après avoir déposé les enfants à l'école, elle avait été prise dans une manifestation, on lui avait dit sans égards ni considération de rentrer chez elle. Elle avait été remplacée pour la journée et on lui avait laissé entendre que cette nouvelle organisation se répéterait les jours suivants. La production avait trouvé nettement plus rentable d'utiliser une stagiaire pour terminer un film qui explosait son budget.

Quelques mois plus tard, elle avait eu la mince consolation de le voir sortir dans l'indifférence générale. Stella avait alors déjà décidé de se détourner définitivement du milieu. Elle avait tiré un trait sur une carrière de costumière dans le cinéma qui, après l'avoir beaucoup fait rêver, ne l'enthousiasmait plus vraiment.

Elle s'était spécialisée un temps dans le commerce du vintage alors en plein essor. Elle achetait des robes couture à des particuliers et les revendait avec des marges confortables à ceux que ça intéressait. Quelquefois des stylistes à la recherche de vieux modèles capables de les inspirer, Saint Laurent donnait encore des leçons, ou parfois des collectionneurs. Jusqu'à un Américain d'Hollywood qui habillait le show-biz californien avec les plus belles griffes françaises. Courrège, Balmain, Dior et d'autres.

L'affaire qu'elle avait montée avec une amie, Milou, marchait bien.

Après quelques années d'un travail qu'elle ne dissociait pas du plaisir, en plein succès, elle avait tout laissé tomber. Elle avait cédé ses parts à une associée qui avait tout tenté pour la retenir, en vain. Raison

officielle : désir de profiter davantage de la vie, de voyager, de prendre du temps pour elle maintenant qu'elle avait réussi à mettre un peu d'argent de côté. Vraie raison : blues, lassitude, énergie en baisse. Pas encore la dépression mais il fallait rester vigilante.

Entre deux, elle avait quitté Fred.

Les ruptures sentimentales avaient fini par la marquer moralement. Un peu à la façon d'un boxeur sur le visage duquel on ne voit rien pendant les premiers rounds. Et puis, à la suite de coups qui ne sont pas vraiment plus forts mais viennent après tous ceux déjà reçus, tous ceux qui ont fait chanceler, dont il a fallu se remettre tant bien que mal, les chairs se mettent brusquement à enfler, gêner la vue, les arcades lâchent, l'idée d'abandon devient obsessionnelle. On dit qu'il n'arrive plus à encaisser. Elle en était là, avec une vie qui flottait. Changer de cap oui mais pour aller où ?

D'une façon générale, elle attendait des hommes qu'ils soient capables de la protéger, l'aider. L'aimer un peu aussi, cela va de soi.

Stella avait tout connu avec eux. Le pire et le meilleur. Elle aurait voulu ne garder en mémoire qu'un temps de splendeurs et de chance qui s'éloignait, lui semblait-il, de plus en plus vite.

Elle ne pouvait pas se résoudre à croire que c'était terminé. Pas maintenant. Pas déjà.

À la période qu'elle jugeait la plus faste, après un séisme sur lequel elle ne voulait pas revenir, autour de ses quarante ans, un peu avant, un peu après, elle se souvenait avec délices s'être laissé couvrir de cadeaux par quelques hommes particulièrement attentionnés.

La vie avait été un temps très douce auprès d'Étienne, un expert en art spécialisé dans la lutherie, nettement plus âgé qu'elle mais qu'elle trouvait encore très séduisant. Il l'entraînait dans son univers sensible, raffiné. Avec lui, elle avait la sensation d'apprendre quelque chose, de se cultiver. De s'élever et même mieux, de respirer. Vienne, Prague, Budapest, autant de noms qu'elle associait à ce compagnon passionné de musique et d'histoire, heureux de transmettre son savoir à une jolie femme attentive aux yeux inoubliables.

Étienne était sous le charme et, alors que rien n'indiquait qu'il allait ne plus l'être, elle avait choisi de rompre. Il avait commis l'erreur d'insister trop lourdement pour lui présenter ses enfants. Étienne en passionné avait brûlé les étapes. Stella ne se sentait pas prête à entrer dans la famille d'un autre.

Elle avait alors rencontré Pierre. Un personnage. « Range ça tout de suite ! Tu ne comptes pas payer quand même ! » Il ne lui laissait jamais le temps d'ouvrir son portefeuille. Il la gâtait. « Moi vivant... » lançait-il solennellement à la fin d'un repas ménageant un suspens qui n'existait plus tant il répétait la formule : « Une femme ne m'invitera jamais ! » Elle acceptait de bon cœur. À cette époque, elle avait encore besoin de s'étourdir, de se sentir légère, futile. Elle parachevait sa cure de désintoxication de Fred.

Poursuivant un fantasme, Pierre lui offrait des chaussures par collections entières. Quelquefois le même modèle dans des couleurs différentes quand elle ne parvenait pas à se décider. Elle avait dû le freiner faute de place dans son dressing.

Pierre adorait la voir entrer dans un restaurant, bien cambrée, juchée sur les derniers hauts talons qu'il lui avait achetés.

Il vérifiait que les autres hommes avaient remarqué l'arrivée de la femme qui se dirigeait vers sa table et l'accueillait en l'embrassant sur la bouche avec la satisfaction de celui qui vient de signer un acte de propriété chez le notaire.

Lorsqu'ils ne l'avaient plus fait, ou beaucoup moins souvent, lorsque son entrée n'avait plus suspendu aucune conversation, pas même celle de Pierre quand il était au téléphone, leur relation s'était arrêtée net.

Il ne l'avait plus appelée, Stella ne l'intéressait plus. Elle en avait conçu une certaine tristesse mais n'avait pas réussi à lui en vouloir. Elle le connaissait par cœur, avait fini par l'aimer d'un mélange d'estime et d'amitié, et avait trouvé naturel bien qu'un peu blessant d'être remplacée par une proie plus fraîche.

Ils s'étaient retrouvés par hasard dans un vernissage. En la raccompagnant en voiture jusqu'en bas de chez elle, il s'était excusé en quelques phrases hésitantes du fait de ne plus jamais lui faire la cour quand ils se croisaient à Drouot. Elle avait senti un malaise dont elle avait eu du mal à se débarrasser. Elle aurait préféré qu'il ne commente pas des silences décodés depuis longtemps.

N° d'édition : L01ELKN000203N001
Dépôt légal : février 2009